

Zeitschrift: Vox Romanica
Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum
Band: 6 (1941-1942)

Artikel: Glanures lexicologiques d'Ollon (Vaud)
Autor: Hasselrot, B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-8416>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Glanures lexicologiques d'Ollon (Vaud)

Après avoir publié, au printemps de 1937, avec ma thèse, un glossaire du patois d'Ollon comprenant 4000 mots, j'ai pu passer deux étés, ceux de 1937 et de 1939, en Suisse. J'en ai naturellement profité pour reprendre mes entretiens avec les vieux patoisants d'Ollon, qui étaient à ce moment-là presque tous encore en vie. Au cours d'une trentaine de séances j'ai pu recueillir environ 1000 mots nouveaux destinés à figurer dans un supplément au glossaire d'Ollon que je me propose de publier quand j'aurai dû abandonner définitivement tout espoir d'enrichir ultérieurement la collection. Un chercheur peu expérimenté pourrait croire que ce millier de mots qui m'ont échappé pendant tant d'années sont tous fort précieux. Cela est loin d'être le cas; ceux qui sont familiers avec les dictionnaires patois savent bien qu'il y a autant de mots intéressants disons dans le glossaire de Barcelonnette par Arnaud et Morin que dans celui de Blonay par Mme Odin qui contient pourtant trois fois plus de mots que celui-là. Un certain chiffre une fois atteint, les dictionnaires patois s'enflent surtout en accueillant des mots littéraires plus ou moins adaptés et des dérivés, à l'aide de suffixes ou de préfixes de mots déjà représentés. Pour honorer de mon mieux notre jubilaire qui, malgré des tâches vastes et écrasantes dans d'autres domaines, n'a jamais délaissé la lexicologie franco-provençale, j'ai essayé de choisir une quarantaine de mots qui, je l'espère, pourront paraître intéressants, quoique à titres divers.

aſortyō m. pl. 'légumes dont on assaisonne la soupe'.

Correspondrait à français **affortoirs*. Manque *GPSR*. *FEW III* donne vfr. *aſorter*, vpr. *aſortar* 'fortifier', *aſortir* 'renforcer, affirmer', grnobl. *aſortiou* 'qui soutient avec force son opinion', autant de significations qui sont bien éloignées de la nôtre.

*avez*_e f. pl. ‘petits raisins très doux, à grande distance les uns des autres sur la grappe’ (*raisins des dames* en français d’Ollon).

A Lavey, district d’Aigle, on m’a indiqué *aviz*_e ‘raisin sauvage’. Cf. Bex *avèza* ‘raisins qui viennent sur la vigne non cultivée’ (*GPSR*) et Fully *avoyaizon* ‘vigne sauvage poussant en treilles sur les arbres’ (*GPSR*). MM. Gauchat et Aebischer ont renoncé à chercher l’étymologie de ce mot et je n’ai pas la prétention de la trouver, d’autant que je n’ai aucune littérature ampélographique à ma disposition. Mais il est clair que le prototype n’a pu être que *AP(B?V?)ATIA. *Ap-*, *Ab-* et *Avatia* sont attestés comme noms propres de personne et je relève en outre (Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz*) *Avatici*, tribu dans la Gaule Narbonnaise, entre le Rhône et Marseille. Cette peuplade se serait-elle distinguée dans la viticulture? Un rapport avec celteque *ap* ‘eau’ me paraît improbable, puisque précisément le raisin en question n’est pas aqueux. Je mentionnerai enfin une trouvaille que j’ai faite chez Arnaldi, *Lexicon imperfectum*, (BD 10) et qui peut avoir un rapport avec le mot étudié ici: *abaque*. Il s’agit d’une espèce de raisin, mais M. Arnaldi ne donne pas ses références et renvoie le lecteur à *uva*, dans une partie de son dictionnaire qui, malheureusement, n’a pas encore paru.

bədzō m. ‘résine de certains arbres’.

Déjà signalé dans le gloss. d’Ollon. Signifie aussi ‘liquide glutant qui sort de la vache, signe certain qu’elle a pris le veau’ et ‘colostrum’. Mes patoisants n’ont pas pu se mettre d’accord si *b.* est la résine du sapin rouge ou du sapin blanc. Mon témoin B. veut établir une distinction entre *b. də wårñə* ‘résine de sapin blanc’ et *bədzənēr*_e ‘résine des sapins rouges et des mélèzes’. Pour A., mieux au courant probablement, ce dernier mot signifie ‘trou rempli de résine dans les sapins rouges’ (= *tovair*_e de *pedz* à Praz de Fort, Valais; littéralement ‘tufière de poix’). — Je ne cois pas qu’on ait fait remarquer le peu de vitalité du type *bədzō* à Fribourg actuellement. Quand il survit, il est généralement du féminin et apparaît souvent avec agglutination de l’*a* de l’article (ainsi à Sugiez, relevé personnel). Je suppose que c’est le mot fribourgeois pour ‘fourmi’, *biüdzō*, qui est responsable de

ce fait. En effet, à la Tour de Trême (près de Bulle), *büdzənēr* signifie tout naturellement ‘fourmilière’, et ‘résine du sapin rouge’ se traduit par *mè de büdzō* ‘miel de fourmis’.

bwärdze m. ‘tonneau où l'on mettait à fermenter les légumes, etc. destinés aux pores’; aussi une injure à l'adresse d'un homme gros mangeur.

Ce mot m'a été indiqué par une personne qui l'avait souvent entendu de la bouche de sa grand'mère, née en 1805. Inconnu aujourd'hui. Cf. *se vyö bordzø* ‘ce vieux bonhomme’ à Salvan (Jeanjaquet-Tappolet, *Vingt-cinq textes patois du Valais*). Rapport avec le mot suivant?

bwärdžá f. ‘eau qui s'écoule tout à la fois’.

Cf. *FEW BURDICARE*, notamment Dijon *borger* ‘couler par-dessus le bord d'un vase trop plein’ et Bosshard, *Bibl. ARom.*, série II, 23, 116–117, lombard *brodego* ‘sudicio’. Franc-comtois *bôrgie* ‘fatiguer, bâcler’ (Dartois, p. 167) appartient sans doute à la même famille.

debayerno ppé ‘débraillé’.

Cf. *GPSR* s. v. *baèrna* ‘vieille maison délabrée’ et Hérémence *debaèrná* ‘tomber en ruines’ (Lavallaz).

debðəmi ppé ‘défait (p. ex. d'un tas de foin)’.

Cf. *FEW BLAMI* et *GPSR blémir*. Le préfixe est dû à *défaire* et à d'autres mots de signification semblable.

defaʃəno ppé ‘défait’.

Le mot revenait dans une histoire d'un habit qui aurait été détruit par des sauterelles. L'épithète peut aussi s'appliquer au tas de foin défaite qui met si bien en branle les facultés de création linguistique des patoisants. C'est le correspondant exact de *défaçonner*. Cf. la Chapelle d'Abondance *bě* ou *mø faʃwəno* ‘attifé’ (Bollon), Savièse *defasona* ‘défigurer’ (Freudenreich) et Vaudioux *se dëfacener* ‘avoir des manières inconvenantes et non habituelles’ (Thévenin).

s-ēbargamā refl. ‘s'embarrasser dans les branches d'un arbre’.

Je transcris ainsi *s'embargamā*, avec la définition ci-dessus,

d'après une liste de mots dressée à mon intention par M. Sami Amiguet, mon meilleur témoin (A) et laquelle a été retrouvée après sa mort survenue en 1940.

ekəpi dans l'expression *l-e lüi tq e.* 'il lui ressemble d'une façon tout à fait frappante'.

Chacun reconnaît ici immédiatement vfr. *escopir* *SCUPPIRE et la locution 'c'est lui tout craché'. Mais mes patoisants emploient le mot exclusivement dans cette phrase et sans avoir une idée de sa signification primitive. Autrefois il a été commun à tout le domaine gallo-roman. Voici, sans doute, la plus ancienne attestation franco-provençale: *escupiment* 'crachat' (Mussafia-Gärtner, *Prosalegenden*, p. 54). Les cartes 344 et 1798 de l'ALF et 171 de l'AIS donnent une idée de la vitalité actuelle du mot: presque général en provençal, il subsiste seulement dans les parlers les plus conservateurs du franco-provençal et n'est représenté, dans le domaine français, qu'à Jersey. Evidemment on le retrouve encore ça et là dans les dictionnaires locaux, en Normandie (Joret, *MSL 4*) et surtout dans l'est. Juret, *ZRPh.* 38, 179 donne sur ses significations des renseignements qui nous intéressent: à Pierrecourt, *rkröpè* est 'cracher ce qu'on a mis dans la bouche (non la salive)' et à Voisey et à Provenchère on ne dit plus que: tout *kröpi* 'tout craché (en parlant de la ressemblance)', comme à Ollon.

ēkuərni ppé 'qui ne lève pas parce que fait avec du froment germé (du pain)'.

Bridel indique *einkorni* 'rance; se dit de la viande qui a un mauvais goût', Gilliéron (*Vionnaz*) *ékorni* 'dur, rassis' et Fankhauser (*Val d'Illiez*) *ēkɔrnɔy* 'entêté, endurci'. Cf. Tobler-Lommatsch, s. v. *encorni*.

ētresqyi tr. 'tarir une vache, se mettre à la traire seulement une fois par jour'.

C'est un dérivé de *suy_e* 'quantité de lait que donne la vache par traite; repas', dont j'ai donné, p. 73 de ma thèse, des parallèles suisses et savoyards. Il en existe ailleurs aussi. Boillot rapporte pour la Grand'Combe *sō* 'quantité de lait apportée au chalet d'une seule traite' (cf. *trō* TROJA), et Cerlogne mentionne un

valdôtain *souye* ‘repas’. J’ai l’impression que le mot est limité à la partie supérieure de la vallée d’Aoste, car je ne l’ai entendu qu’à la Palud près Courmayeur (*sūy_e*), à Sala Dora (*soy_e*), à Valsavina (*sūy_e*) et à Valtournanche (*sōy_e*), partout avec le sens ‘traite’. J’avais en vain cherché l’étymologie et jusqu’aujourd’hui je ne l’ai pas trouvée dans la littérature bien qu’elle ne puisse pas être ignorée des spécialistes. Une lecture attentive de Du Cange, s. v. SOGA suffit en effet à la révéler. DC, après avoir mentionné le sens ‘corde’, continue: « SOGA. Tabularium sancti Mauricii Agaunensis apud Guichenonum in Probat. Hist. Sabaud. pag. 4: *De quarto terra S. Mauricij habet Sogas 5, una quaeque Soga habet pedes 100.* Ubi SOGA est funis, funiculus, agri modus... » Et DC de rappeler les sens de *σχοῖνον*. Guichenon m’est inaccessible de même que les travaux de Mgr. Besson sur l’histoire de l’abbaye de Saint-Maurice, et un examen peut-être trop rapide des volumes de Gremaud dans les *MDR* ne m’a pas permis de retrouver, afin de le dater, le passage cité. Mais peu importe, la cause est entendue, SOGA (SOCA) a dû signifier, à un moment donné, à peu près ‘étendue de prairie qu’une vache (ou un troupeau de vaches?) paît en une matinée’. Cf. Hérémence ē *šuyə* ‘en pâturage’ (Lavallaz) et Praz de Fort *suy* ‘traite; carré où on laisse paître la vache’. SOCA est employé comme mesure de longueur (= 100 pieds) dans la Chronique de Farfa déjà (cf. DC) et SOGA est aussi devenu une mesure de capacité = ‘stère’, cf. Pietro Sella, *Glossario latino emiliano* (Studi e Testi, 74). DC estime qu’au moins l’un des deux SOGALIS du célèbre *Capitulare de Villis* dérive de SOGA et non de SUS: « *census ex quavis soga, seu agri modo, pendi solitus* », et j’ai l’impression que la question mériterait d’être examinée de nouveau (cf. Jud-Spitzer, WS 6, 125). SOCA survit ailleurs aussi en franco-provençal, mais avec le sens ‘corde’, et rigoureusement séparé de l’aire SOCA ‘traite’: franc-comtois *souâjo*, *sôjo* ‘corde’ (Dartois), Les Fourgs *souâie* ‘grosse corde’ (Tissot), Vaudioux *souâye* ‘corde à foin’ (Thévenin) et Tournus *swa* ‘grosse corde qu’on passe sur le char de foin ou de blé’ (Robert-Juret).

Le développement phonétique de SOCA en franco-provençal n’exige pas de longs commentaires. La résolution en yod du c,

même après o, est normale chez nous. Je ne connais pas d'autre mot où o se trouve exactement dans cette position, mais, au moins en Suisse, il était à présumer qu'il devait se développer comme o libre + yod.

Je n'ai rien à dire sur l'origine première de SOCA, sinon qu'il n'est pas aussi absolument impossible que le dit J. Loth, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, p. 231–232, de lui attribuer une origine celtique. Lewis-Pedersen, § 24,2 énumère en effet quelques mots brittoniques avec s initial conservé¹.

garo_uda f. 'guêtre blanche du semeur'.

Comme j'ai déjà relevé, dans mon glossaire, *dyetō* 'guêtres qu'on mettait pour labourer la vigne' et *gamas_e* 'guêtres qu'on met pour marcher dans la neige', on distinguait donc à Ollon avec des noms différents trois espèces de guêtres. Actuellement les *dyetō* sont rarement en usage, et les *garo_ud_e* ne subsistent plus qu'à l'état de souvenir. Déjà Bridel écrivait: *garoda* « vieille guêtre de peu de valeur » et Mme Odin donne pour Blonay *garoda* (vieilli) 'guêtre de toile qu'on met pour le travail de la terre'. Le mot paraît bien vivant dans la vallée d'Aoste, cf. Cerlogne *garròdé* 'guêtre pour aller dans la neige'. Pour la France, je cite à titre d'exemples franc-comtois *gar-auda*, -eûda, -âche 'grandes guêtres de toile à l'usage des laboureurs et particulièrement des vignerons' (Dartois, p. 186), Egloff, *Paysan dombiste*, *gaðøda* 'guêtre; femme de mauvaise vie' et Vaux *gara_uda* 'ancienne guêtre de toile... objet sorti d'usage vers 1870 env.; femme de mauvaise vie' (Duraffour). Le g initial et le développement du suffixe (probablement -(o)ALDU, qui, régulièrement aboutit à -u, fém. -uda) prouvent que notre mot n'est pas indigène, du moins dans l'est franco-provençal. Il est probablement provençal; c'est d'ailleurs l'origine que Levi, *Diz. etim. del piemontese* assigne à *garauda* 'uosa di feltro'. Phonétiquement il peut remonter à un WARI-WOLF féminisé, mais la sémantique n'y trouverait guère son compte. Je cite enfin Lallé *garroudiar* (Martin), avec une

¹ M. AEBISCHER a proposé dubitativement (*RC* 48, 315 N 5) une base celtique *SAUCA < i. e. SEUQ 'saugen, Saft'. À tous les égards, SOCA est préférable.

définition qui équivaut à une étymologie, moins invraisemblable que bien d'autres: 'courir par les terres labourées, par mauvais chemins; faire le gamin; gamin qui court les *guérets*'.

mənür_e f. 'petit tas de fumier dans le champ' (un char en contient 7 à 8).

Etym. MIN' ATURA. Un mot spécial pour 'tas de fumier' n'est pas aussi rare que le donnent à croire ALF 1285 et Miethlich, *Getreidehaufen*, mais MIN' ATURA ne doit pas exister ailleurs. Cf. Les Fourgs *m-nau* f. 'tas de neige amassée, amenée (souligné par Tissot) par le vent' < MIN' ALE et DTF 3847 et surtout 3848 *mənuəra* 'cuvier... dans lequel on vide les bennes de vendange' < MIN' ATORIA.

morō m. 'descente de la matrice chez la vache, peu avant le vêlement';

morənà intr. 'avoir la matrice qui commence à descendre'.

L'origine de ces mots, que j'ai entendus tels quels à Praz de Fort, m'a donné beaucoup de tablature. La vérité ne m'est apparue qu'en entendant *marō id.* dans le français populaire du Sépey (Ormont-Dessous). C'est un diminutif de MATRE 'matrice', peut-être avec influence de MURRU à Ollon et à Praz de Fort.

(*natā*); *y-e ito nato* 'j'ai été mouillé';

natāy_e f. 'trempée, bonne mouillée'.

Je croirais volontiers que ce mot a la même origine que l'allemand *nass*, cf. notamment *SchwId. nassen* 'nass werden'.

nøseta f. 'petit cube de pain ou de fromage découpé à l'intention des petits enfants'.

Bridel a *nossa* 'petit morceau de pain, de fromage, de viande; bouchée', *nossetta* 'très petit morceau', Blonay *nøða* 'bouchée, en langage élégant' et *nøðeta* 'petite bouchée' (Odin); neuchâtelois *noce*, *nocette* *id.* (Pierrehumbert; P. croit que notre terme est identique à vfr. *noce* 'noix', malheureusement très rare), la Bresse *nóce* 'petit morceau qu'on prépare à un enfant, ou à une grande personne qui ne peut pas découper' (Hingre; l'étym. serait, selon

cet auteur, NAUCI ‘zeste de noix’ [?]. Hingre semble penser à *non nauci esse*, expression qui n'a pas survécu), la Brenne et le Boischaut *noce* « s'applique à la fois par synecdoque et par métaphore aux morceaux de pain bénit distribués à l'église, vestige du repas en commun, de la communion des fidèles dans l'Eglise primitive. On dit aussi en général: une noce de pain, couper des noces. » (Jaubert, *Gl. du Centre de la France*.) Jaubert donne donc une interprétation étymologique, mais à ma connaissance, la communion n'a jamais été appelée *noce* et l'hostie des pays catholiques ne peut pas faire penser à un cube (cf. plutôt Rheinfelder, *Bibl. ARom.*, série II, 18, 348 qui rapporte qu'une tranche de pain par trop mince peut s'appeler *particola* ‘petite hostie’). Cf. aussi Saint-Pol *yōš* ‘petite parcelle, minime quantité, un peu’ (mais *nōš* ‘gros morceau’) (Edmont) et Haut-Maine *noces* ‘grosses rillettes’ (Montesson; avec une note de sémantique qui démontre pour ce mot l'origine NOPTIAS). Des équivalents se trouvent dans beaucoup d'autres glossaires de l'ouest et du nord. Cf. Goidanich, *Pane*, 29. REW 5999 songe à un emploi ironique de *noce* ‘fête’. Mais Meyer-Lübke a dû se tromper lui aussi, car *nossa* appartient indubitablement à un style élevé (Odin). La phonétique fait aussi difficulté; en effet, le représentant franco-provençal de NOPTIA termine selon les règles en *-i*, *-ə*, mais *nosa* toujours en *-a*. Cela constitue d'ailleurs pour tous les essais d'explication un écueil, qu'on pourrait éviter cependant à la rigueur en voyant en *nosa* une forme refaite sur le diminutif *noseta*. Cela admis, je donnerais ma préférence à l'étymologie de Pierrehumbert, *NUCIA, comme étant la moins invraisemblable. Qu'on pense p. ex. à l'expression *une noix de beurre* des livres de cuisine.

rədānå intr. ‘faire un bruit de ferraille qui traîne’.

rədəðəð m. ‘boucle de saucisse’ (surtout emploi scatologique); ‘chose recroquevillée’. Dérivé de DUCTILE.

reð_e f. ‘anneau de la corne’; *r. d_e sə* ‘corniche, *vire* dans les rochers’.

Bridel *rellha* ‘raie, fissure, fente de rocher’, *rellhetta* ‘petite

fente', Chapelle d'Abondance *relyə* 'ride, pli de la peau (enfants)' (Bollon), Queyras *relio* 'pli' (Chabrand-De Rochas d'Aiglun). Etymologie: diminutif en **-ULA**, sans doute très ancien, de *RÍCA. Ce *RICULA risquait certainement de se confondre avec REGULA, aux endroits où ce mot, dans le sens de 'soc de la charrue' recevait un développement populaire: franc-comtois *reille* (Dartois, p. 187), forézien *reilli* (Gras), etc. Je ne sais quelle prononciation se cache derrière Bridel *rellha* 'soc de charrue' (Aigle). A Ollon 'soc' se dit *sotsō* et *rāða* 'règle' est mi-savant.

rənəvaq m. ou adj.; *el e r. de fē* 'il a du foin en abondance'.

Je trouve ce mot déjà dans les *Prosaleg.* (215 b): *li coisons renevers et li avars gaignare li uns baile a son visin, li autre baile a la terra. Li detre pot rendre al renever or a doblo...* Le sens primitif est donc 'prêteur, usurier'. Aebischer, *Bibl. ARom.*, série II, 6, 93 atteste en vieux fribourgeois *Renevey*, fém. de *Renevey*, nom propre de personne. Pour l'étymologie, cf. REW 7212 RENOVARE et Thomas, *R* 38, 573. A la documentation de Thomas, j'ajoute encore *DTF* 5152 *rənəvi* 'avare qui garde sa récolte un an ou deux avant de la vendre, pour attendre la hausse', *renevi* 'économiste' (Fenouillet), Vaudioux *renevier* 'qui se plaît à conserver, à ménager ce qu'il a' et enfin Bridel *renevei*, *renevier* 'prêteur sur gages, usurier, accapareur (La Côte)' et *reneveira*, *renevira* f. 'morceau de terrain inculte, négligé, au bord d'un chemin; lisière de peu de valeur (Morges)'.

rübēri intr. 'errer sans but, fouiner'.

Mon témoin a entendu ce mot exclusivement d'un vieillard né aux environs de 1800 et qui servait ce mot à tout propos. Actuellement on dit *bâdēri*.

rüfå, Panex *rüθå* intr. 'glisser'.

Aussi Blonay *rüθå* 'glisser et tomber' (Odin). On peut rapprocher de ce mot suisse alémanique *rulzen* 'sich auf dem Boden herumwälzen', *rülzen* 'herumwälzen' (*SchwId.*). Cf. *møfa* < vha. MILZI. Bridel *ruklla*, *riklla* 'glisser, effleurer', Praz de Fort *rüfå* (*f* < cl) 'frotter, râper, heurter' doivent avoir une origine différente. Cf. *BGPSR* 10, 44–46.

**sənā* intr.; dans *el alāv_e sənē amō pę l-ərzəði* ‘il gravissait très chargé et péniblement (la montée de) l’Arzillier’.

C'est le même mot qu'Hérémence *šina* ‘surcharger de travail’ (Lavallaz), grand’Combe *sənā* ‘jeter une pierre au-delà d'un obstacle en passant par dessus’ (Boillot), Les Fourgs *sainnai* ‘respirer avec peine’ (Tissot), Petit-Noir *sənnè* ‘pleurer, cracher, en parlant du bois vert qui brûle’ (Richenet) et j'en vois l'origine dans vha. *sinnan* ‘voyager, s'efforcer, *streiben*’, sens que l'actuel *sinnen* a perdu. Cf. *asséner*.

sqđō m. ‘brindille qui éborgne’.

C'est un dérivé du verbe ‘souiller’, disparu à Ollon mais attesté comme vieilli à Blonay *soči* (Odin). Dans le français populaire des Ormonts on dit, avec la même signification, *un sale*. Cf. Jaubert (Centre) *seuille* ‘saleté, balayure, paille broyée, débris’. Je renvoie aussi à l'article 5647 et s. du *DTF*.

tartari f. ‘Rhinanthé cocrète’.

Mauvaise herbe redoutée ainsi que l'atteste ce dicton:

<i>tartari i pro,</i>	« Rhinanthe dans les prés,
<i>faməna i tsəvɔ;</i>	Famine pour les chevaux;
<i>tartari i tsā,</i>	Rhinanthé dans les champs,
<i>faməna iz ēfā.</i>	Famine pour les enfants. »

L'étymologie peut être TARTARÍA ou même TARTARUCA. Je peux me contenter de renvoyer, pour des parallèles, au supplément de l'*ALF*.

teigå intr. ‘parler’.

Cf. Blonay: *teigå* v. n. ‘usité seulement dans la locution: *nə pou ne sqđtå, ne teigå*. Personne n'a su me dire ce que ce mot signifie; du sens de *sqđtå*: souffler, on pourrait inférer que *teigå* exprime l'idée de continuer à vivre’ (Odin). Le sens original s'est mieux conservé en Savoie: *tigå* ‘haletter, être essoufflé’ (Fenouillet) et *tégå* ‘perdre la respiration, (Brachet). Cf. pour l'étymologie du mot (PHTISICU) G. Tilander, *Glanures lexicologiques*, Lund, 1932, s. v. *legge*.

terpasi intr. ‘parler beaucoup’; *terpas_e* f. ‘personne bavarde’.

On ne reconnaît peut-être pas immédiatement ici *tracasser*,

et pourtant c'est bien à ce verbe que nous avons affaire, déformé par une de ces mutations consonantiques dont M. Gauchat a relevé tant d'exemples. Qu'il me suffise de citer Hérémence *tarkašyé* 'parler beaucoup, tracasser' (Lavallaz) et Igé *traquéchi* 'se dit d'un bruit rythmé accusant l'état d'usure, comme fait, par exemple, en roulant, une voiture disloquée' (Violet).

trəlō m. 'tête du fémur; bout sec du jambon'.

On dit d'une vache très maigre: *lu trəlō de la vats_e sađivō*, *õn are pēlū õ tsape a tsaf_{ye} tr. e bađa lə to_r də vəladz_e e nə sarō pā tsü*, littéralement 'les *tr.* de la vache sortaient, on aurait pendu un chapeau à chaque *tr.* et fait le tour du village et ils ne seraient pas tombés'. Ce mot continue un diminutif en -ILIONE de TURNU, mais le développement phonétique n'est pas normal. Cf. Bridel *tornet* 'emboîture de la hanche', Blonay *tɔrgłō* 'tourillon...'; tête d'un os qui s'articule dans le cotyle' (Odin), savoyard *tornet* 'articulation de la jambe et de la cuisse' et *torllion*, *terllion* 'tourillon' (Fenouillet), Albertville *tr'llion* 'le haut de la hanche' (Brachet), Lallé *turlet* 'tête du fémur' (Martin), Queyras *tournet* 'articulation' (Chabrand-De Rochas d'Aiglun).

tsarawitō ppé 'couché (du blé, sous l'effet des liserons et autres plantes semblables; couché sous l'effet de la pluie se dit *virvulo*)'.

Le second membre de notre mot, *witō*, se retrouve dans Praz de Fort et la Chapelle d'Abondance *witō* 'versé (du blé)'. Il est bien tentant d'y voir VOLVITARE, mais cela ne me paraît possible qu'en admettant un emprunt provençal, cf. Queyras *vouitar*, *vouitar* (Chabrand-De Rochas d'Aiglun). Le premier terme, de caractère péjoratif et qui renforce l'idée exprimée par le second, peut avoir été tiré par fausse coupe de *tsaravula* 'charogne' < CARNE REPOSITA (cf. Jud, *Mélanges Pope*, p. 228). Cf. franc-comtois *charavirie* 'chavirer' (Dartois, p. 248).

tsåsō m. 'zeste de pomme ou d'un autre fruit; *tsåsi* tr. 'croquer, casser (p. ex. des noisettes)'.

Le premier est un dérivé en -UMEN d'une racine qui pourrait être CAPSUS (FEW).

tsəðe (place de l'accent impossible à déterminer); *le trif_e sō ts.* 'les pommes de terre ont la pelure rugueuse'. Il semble que *tsəðe* soit le ppé fém. d'un verbe **tsəði*. (Les pommes de terre peuvent encore être *ðāröz_e* 'aqueuses' ou *farnolēt_e* 'farineuses'.)

Sont de la même famille Blonay *tsə̄te* 'pellicules du cuir chevelu' (Odin), neuchâtelois *chilles* 'écailles de la peau, peau squameuse, ou furfuracée' (Pierrehumbert). La plupart des dictionnaires franc-comtois donnent aussi le mot. Sa répartition géographique s'accorderait bien d'une origine germanique, mais il me paraît improbable que l'étymologie indiquée REW 7692 soit juste.

a tū bøtū adv. 'mesuré à l'œil, sur simple estimation, à peu près'.

Puidoux *tørtü bøtū*, même signification, Blonay *tørtü bøðü* 'en bloc, au juger' (Odin), savoyard *tolubôtu* 'pèle-mêle, acheter en bloc, sans peser' (Constantin et Désormaux; avec l'étymologie, hébreu *tohou oubohou*, cf. Bloch-Wartburg, s. v. *tohu-bohu*), Albertville à *tubôtu* 'pèle-mêle, sens dessus dessous, à califourchon' (Brachet), Vaudioux *antibolu* m. 'assemblage sans ordre ou sans estimation précise de plusieurs choses' (Thévenin). C'est un de ces nombreux mots d'origine ecclésiastique que des clercs plus ou moins révérencieux ont mis en circulation.

sa wāñē m. 'sac du semeur'.

Littéralement 'sac semant'. En Dombes, le même objet s'appelle *señøð* (Egloff), à Tournus *snur* (Robert-Juret).

warāti m. pl. 'témoins de la borne, deux pierres ou débris de tuile pour marquer la place de la borne'.

Cf. avec la même signification Vérossaz *avoyeranti* (GPSR 2, avec étym. et VRom. 3, 323) et Montana *warantsyá* (Gerster).

wərdānā intr. 'cahoter'.

Peut-être même mot que Vionnaz *warāda* 'marcher comme un homme ivre' (Gilliéron).

wēri (et *ewari*) intr. 's'égrener (du blé)'; 3 pr. *wēr_e*, ppé m. et f. *wēryá*.

Cf. Gl. d'Ollon *wēr_e* 'châtaigne égrenée' et *a l'ewari* 'à l'aban-

don' (que A. a corrigé, l'été 1939, en *a l'eweryā* sans que je puisse décider laquelle des deux formes est préférable. Je me suis moi-même occupé, très prudemment (*Dial. d'Ollon*, p. 105, N 2) de l'étymologie de cette famille. M. Duraffour, avec une riche documentation, l'a depuis rattachée à WAIGARO (*R 64*, 535–536). Cela est assez satisfaisant pour la forme et pour le sens, mais je ne suis pas sûr que ce soit le dernier mot de la science. Certes, WAIGARO est en jeu: Albertville *waire*, *voaire* f. 'châtaigne qui se détache de son enveloppe en tombant'. adv. 'un peu, un petit moment' (Brachet) convaincrait le plus sceptique. Mais comment concilier avec cette base des formes que je ne séparerais pas du type *wēri¹* comme Tournus *vwērge* 'égrener' (Robert-Juret) et Vaudioux *vugrer* 'sortir de l'épi (grain)' (Thévenin. Cf. vfr. *walerer* et **volgrener*)? Et j'estime pour le moins probable une influence de VOCITARE sur des formes telles que Lallé et Queyras *vouirar*, défini par Chabrand-De Rochas d'Aiglun 'verser, en parlant du grain trop mûr', par Martin 'égrener; épis qui perdent le grain; verser le contenu d'un vase de grains', et cela dans des régions où le passage *w* > *g(w)* doit avoir eu lieu il y a mille ans. Enfin il n'est pas impossible que l'expression française *à la voirie* ait eu de l'influence sur p. ex. Ollon *a l'ewari*. Cf. Mistral, *TDF* s. v. *voúrio*.

wirānā intr. 'aller de droite et de gauche sur la route (d'un vieux char à l'essieu faussé)'.

Probablement une onomatopée dans le genre de savoyard *winwallā* 'lambiner, branler' (Fenouillet)¹.

Upsal.

B. Hasselrot.

¹ Sont précédés d'astérisque quelques renvois bibliographiques, dont M. JUD, en corrigeant les épreuves, m'a fait profiter.